

Histoire de l'OSE

Les enfants cachés ont la parole

Marcel BENICHO

Début août 1942, les trois plus jeunes enfants Benichou - Marcel, Evelyne et Claude (12, 9 et 6 ans) - sont en sécurité dans l'Allier à Brout-Vernet, au château des Morelles, géré par l'OSE (août 1942 – fin décembre 1942)

Marcel Benichou, issu d'une famille de Juifs algériens, a consigné l'histoire de sa famille, dans un texte en deux volumes, intitulé Deux siècles de l'histoire originale d'une famille séfarade. Ne sont présentés ici que les passages concernant son séjour, avec certains de ses frères et sœurs, dans la maison d'enfants de l'OSE, le château des Morelles, à Broût-Vernet.

Marcel garde un souvenir très précis de son passage aux Morelles, permettant à son lecteur d'entrer dans la vie quotidienne d'un enfant caché, qui bien que confronté à un danger permanent, conserve ses préoccupations et son âme d'enfant.

Début août 1942, après le passage de la «ligne» avec l'aide de l'OSE, nous partons de Vichy, accompagnés par une éducatrice, en direction d'un village situé à environ quinze kilomètres, à mi-distance entre deux petites villes, Gannat et Saint-Pourçain-sur-Sioule.

Nous arrivons dans le château des Morelles, situé à un bon kilomètre du centre du village. Nous eûmes beaucoup de mal à nous intégrer parmi la centaine d'enfants dont l'âge s'échelonnait entre cinq et quinze ans environ. Nous étions très perturbés, séparés de la fratrie et de notre père. De plus, la centaine d'enfants recueillis dans le château y était très à l'étroit pour le couchage et avec une nourriture notoirement insuffisante. Tout concourait à rendre difficile notre intégration dans ce home d'enfants.

Nous avions de plus, une difficulté supplémentaire, à savoir, la majorité des enfants, pour la plupart originaires d'Europe centrale, parlaient entre eux le yiddish ou bien d'autres langues. Une petite minorité parlait bien le français.

Ajoutons, pour les deux petits derniers, Evelyne et Claude, les crises d'énu-résie dont ils souffrirent à nouveau, compte tenu de leur état psychologique. Le directeur et la directrice étaient dans l'obligation de sévir. Je consolais comme je pouvais, mais je ne suis pas intervenu en leur faveur. Je dois avouer que je craignais beaucoup le directeur. Je comprends aujourd'hui les difficultés auxquelles la direction du Château des Morelles a dû faire face. En effet, plus de cent dix garçons et filles de toutes nationalités et de tous âges - cinq à quinze ans - à éduquer, nourrir, habiller... Cela devait demander beaucoup de bonne volonté, de dévouement, de patience à nos éducatrices.

Je me souviens aussi très nettement que les garçons de mon âge et plus âgés, à savoir onze-treize ans, étaient désignés à tour de rôle, ainsi que les grandes filles de quatorze ou quinze ans, à la corvée de lait. Celle-ci consistait à nous rendre à la ferme voisine, dite des «trois ormeaux» avec de grands bidons spéciaux pour le lait. Ces derniers étaient munis d'un couvercle et de deux

poignées de transport. Je pense que chaque bidon contenait vingt litres. Cela faisait dix kilos à bout de bras pour chacun. Ceux-ci étaient très lourds, mais nous faisons des haltes de repos.

Les dortoirs des grands garçons et des jeunes filles étaient séparés, chaque groupe dormait dans une grande pièce avec de nombreux lits métalliques avec matelas de crin dur. Nous n'avions pas assez de place au château et nous étions serrés dans les chambrées. Le château, ne pouvait accueillir, normalement, qu'une soixantaine d'enfants.

Aux réfectoires, les assiettes creuses en métal (fer blanc ou aluminium) dans lesquelles, à partir d'octobre, on nous servait une soupe avec navets, carottes et parfois des patates. Il y avait aussi des rutabagas, sorte de navets habituellement réservés aux animaux. Je me souviens avoir entrepris, un soir d'automne, avec trois ou quatre intrépides, une «virée» dans le verger du château car nous avions faim. Après avoir grimpé aux arbres, il restait quelques pommes, poires ou coings que nous avons ramenés au dortoir. La peur d'être surpris nous faisait trembler, mais nous aimions les fruits. En août et septembre 1942, nous n'avions pas de difficultés, les grands, pour trouver des mûres et autres fruits sauvages, prunes, pommes, poires dérobées en douce dans les vergers au cours de nos promenades, bien que cela fut interdit par nos éducatrices.

Un autre souvenir très précis : l'apprentissage de l'hébreu et des prières courantes que l'on récitait devant une grande étoile de David accrochée au mur. Il faut préciser que le château des Morelles était un centre de stricte observance religieuse. Il avait été ouvert, dès 1940, ainsi que trois autres châteaux dans la Creuse, par l'OSE. Certains adultes, ainsi que les grands garçons, portaient des châles de prière (talit). D'autres portaient des lanières de cuir autour du bras et du front (tefillin). On respectait le shabbat. Il y avait aussi

la présentation du rouleau de la Torah lors de la prière, protégé par un drap de velours et porté par un jeune homme vêtu de son châle et coiffé d'une kippa. Les autres garçons avaient sur la tête un simple béret qu'ils portaient toute la journée, à partir de 6 ans je crois. Mon petit frère Claude et moi en portions à Brout Vernet.

Le soir, je rendais régulièrement visite à mon petit frère Claude et à ma jeune sœur Evelyne pour les rassurer et les embrasser avant la nuit. J'avais toujours un œil sur eux, sauf lorsque je discutais (car j'avais et j'ai toujours la langue bien pendue) avec les garçons et parfois les filles de mon âge, ou encore lorsque je participais aux jeux des grands.

Je me souviens aussi parfaitement de la fête des cabanes, de la fête du nouvel an juif (Rosh Hashana), du jour du Grand Pardon (Yom Kippour), la fête du don de la Torah (Simhat Torah).

Ces fêtes ont eu lieu au château des Morelles en automne 1942. Par contre, je ne me souviens pas des autres fêtes, auxquelles j'avais pourtant assisté avant la guerre, ou quelques années plus tard, après 1945.

En ce qui concerne mon école à Brout Vernet, elle était au centre du village, près de la mairie et de l'église. Compte-tenu de mon niveau - concours d'entrée en 6ème réussi en fin juin 1941 -, je fus inscrit dans la classe de fin d'études dans laquelle je n'ai pas eu de difficultés. J'avais déjà fait à Paris, deux trimestres de cours complémentaires, à l'école supérieure du 35 rue Milton, dans le 9ème arrondissement. En octobre 1941, je n'avais pas pu intégrer le Lycée Rollin (Jacques Decours actuellement), interdit aux enfants juifs.

Je me souviens vaguement de Madame Bonnet, la directrice de l'école primaire de Brout Vernet, qui appréciait mon travail. Quant aux amis d'école, impossible de me souvenir d'un seul prénom. 1942, c'est loin !

Je me souviens de novembre 1942, l'anniversaire de mes douze ans, au château. L'hiver était proche, il faisait déjà froid et nous étions assez peu couverts. Avec mon petit frère Claude, nous trouvions le chemin long, dans la froidure du matin, du château jusqu'à notre école, au centre du village et retour le soir, au jour tombant.

Ma petite sœur Evelyne, alors âgée de 9 ans, fréquentait l'école des filles, située à la sortie du village de Brout Vernet, 4, rue des Trois Ormeaux. Cette école a été dirigée des novembre 1942 par Monsieur Roger Gaume, instituteur aujourd'hui décédé. Il fut vraisemblablement le maître de ma petite sœur en novembre et décembre 1942. Il écrivit un article relatant ses impressions sur son premier poste d'instituteur au village.

Les enfants des Morelles pouvaient écrire à leur famille une fois par semaine. Nous écrivions à mon frère Pierre, qui viendra nous chercher fin décembre 1942, avec notre tante Elise, dès qu'une ou deux pièces se libéreront dans le petit hôtel qu'ils occupaient à Beaumont. Il nous répondait régulièrement en nous demandant de prendre patience.

Il me revient aussi un souvenir des danses que nous exécutions, filles et garçons les jours des fêtes. Je crois qu'on appelait cette danse la hora?

En-dehors de ces quelques anecdotes, Je ne garde pas de très bons souvenirs de ces cinq mois passés à Brout Vernet, au château des Morelles. Ma jeune sœur Evelyne était très attachée à notre mère Julie et ne pouvait renoncer à son chagrin.